peter
carey

un autre

Christian Bourgois éditeur

Extrait de la publication

UN AUTRE

Extrait de la publication

du même auteur
chez le même éditeur

Haut vol : histoire d'amour

du même auteur

Véritable histoire du gang Kelly
Oscar et Lucinda
Ma vie d'imposteur
La Vie singulière de Tristan Smith
Jack Maggs
Un écornifleur
L'Inspectrice
Le Chemin du paradis

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PETER CAREY

UN AUTRE

Traduit de l'anglais (Australie)
par Élisabeth PEELLAERT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Extrait de la publication

Titre original :
His Illegal Self

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR IVAN NABOKOV

© Peter Carey, 2008
© Christian Bourgois éditeur, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02022-9

Pour Bel

Extrait de la publication

1

Il n'y avait aucune photo du père du garçon dans la maison au nord de l'État. Il était *persona non grata* depuis Noël 1964, six mois avant sa naissance. Des photos de sa mère, il y en avait en quantité. Là, les cheveux blonds coupés court, les yeux très blancs en contraste avec son hâle. Et là aussi, c'était elle, les cheveux noirs, mais sans le moindre trait de ressemblance avec la fille blonde, avec qui néanmoins elle partageait une sorte de vivacité dans le regard.

C'était une actrice comme sa grand-mère, disait-on. Capable d'imiter n'importe qui. Le garçon n'avait aucune raison de ne pas le croire, n'ayant pas vu sa mère depuis l'âge de deux ans. Elle était la fille prodigue, la sainte déchue, comme l'icône que Grand-père avait un jour rapportée d'Athènes – argent luisant, encens musqué – mais personne n'avait jamais dit au garçon quelle était l'odeur de sa mère.

Et puis, il avait presque huit ans, une femme sortit de l'ascenseur, entra dans l'appartement de la Soixante-deuxième Rue Est, et il la reconnut aussitôt. On n'avait pas pris la peine de le prévenir.

C'était tout à fait typique de l'éducation selon Grand-mère Selkirk. Vous étiez une sorte de charmant insecte,

Extrait de la publication

censé tout deviner grâce à vos antennes, en lisant les motifs kaléidoscopiques dans les yeux des autres. Personne n'aurait songé à lui dire : Voilà, c'est ta mère. Au lieu de quoi sa grand-mère lui demanda de mettre son pull-over. Elle prit son sac, ses clefs, et tous trois se rendirent à pied chez Bloomingdale's comme on serait descendu à l'épicerie. C'était la vie courante. Traverser Park Avenue, descendre Lexington. Le garçon resta tout près de la splendide inconnue au dos sanglé d'un sac kaki plein de bosses. C'était son sang à elle, il l'entendait maintenant, qui battait dans ses oreilles. Il se l'était imaginée légère, lumineuse, blonde, un ressort prêt à lâcher, comme Grand-mère quand elle était fébrile. Elle était totalement différente ; elle était exactement pareille. Ils venaient à peine d'entrer chez Bloomingdale's que déjà elle faisait des objections sur son nom.

Comment avez-vous appelé Che ? demanda-t-elle à la grand-mère.

Par son nom, répondit Grand-mère Selkirk en ébouriffant les cheveux du garçon, ses cheveux d'été qui commençaient à s'assombrir. C'est comme cela que je l'ai appelé. Elle adressa à la mère un sourire éclatant de blancheur. Le garçon pensa : Oh, oh !

J'ai cru entendre Jay, dit la mère.

La grand-mère se retourna vivement vers la vendeuse qui était occupée à dévisager la mère hippie.

Faites-moi essayer l'Artémis.

Grand-mère Selkirk était ce qu'on appelait une femme de l'Upper East Side – pommettes hautes, cheveux blancs à la coupe impeccable –, mais ce n'est pas ainsi qu'elle se qualifiait. Je suis la dernière bohème, se plaisait-elle à dire, au garçon surtout, signifiant par là qu'elle ne recevait d'ordres de per-

Extrait de la publication

sonne, du moins pas depuis que Pa Selkirk avait lancé le bouddha par la fenêtre et était parti vivre avec la Poison.

Grand-père avait également fait un tas d'autres choses, comme démissionner du conseil d'administration, comme devenir mystique. Quand Grand-père avait déménagé, Grand-mère avait déménagé aussi. L'appartement de Park Avenue lui appartenait, depuis toujours, mais à présent ils n'y habitaient qu'une fois par mois. Ils passaient plus volontiers leur vie à Kenoza Lake, près de Jeffersonville, New York, ville de quatre cents habitants où « personne » ne vivait. Grand-mère cuisinait des rakus et propulsait à la rame un lourd canot bordé à clins. Le garçon, après cela, ne vit pratiquement plus son grand-père, mais il y avait quelquefois des cartes postales couvertes d'une écriture minuscule. Buster Selkirk était capable de loger un match de base-ball entier sur une seule carte.

Au cours de ces cinq dernières années, le garçon était resté seul avec Grand-mère, et elle lançait l'appât frétillant pour hameçonner l'achigan à grande bouche et, aussi, l'appelait Jay au lieu de Che. Il n'y avait pas d'enfants avec qui jouer. Pas d'animaux de compagnie parce que Grand-mère était allergique. Mais en automne, il y avait des pommes reinettes, des tempêtes violentes, les pieds nus, la boue chaude et les étoiles de verre pilé qui ruisselaient dans le ciel plus froid. Ces choses-là, on ne les apprend nulle part, disait la grand-mère. Elle disait qu'elle voulait lui donner une éducation victorienne. C'était mieux que « tout cela ».

Il a été baptisé Che, pas vrai ?

Le poignet de Grand-mère était pâle et doux comme le ventre d'un flet. Son bras, côté soleil, était

bruni, mais elle avait essayé le parfum du côté blanc – sang bleu, c'est ce qu'il pensa, en regardant les veines.

Baptisé ? Son père est juif, dit la grand-mère. Ce parfum est trop vieux pour elle, dit-elle à la vendeuse de Bloomingdale's qui considérait la mère avec méfiance. La mère haussa les épaules comme pour dire : Qu'allez-vous faire ? Trop fleuri, dit Grand-mère Selkirk que le doute n'effleurait jamais.

Alors c'est Jay ?

Grand-mère pivota sur ses talons et le garçon sentit son estomac gargouiller. Pourquoi discutez-vous avec moi ? chuchota-t-elle. N'avez-vous aucune sensibilité ?

La vendeuse fit une moue, exprimant violemment sa sympathie.

Donnez-moi le Chanel, dit Grand-mère Selkirk.

Tandis que la vendeuse enveloppait le parfum, Grand-mère Selkirk rédigea un chèque. Puis elle prit ses gants en agneau pâle sur le comptoir de verre. Le garçon la regarda les enfiler, un doigt après l'autre, fins comme de la peau d'anguille. Il en sentait le goût dans sa bouche.

Vous voulez que je l'appelle Che chez Bloomingdale's, siffla sa grand-mère, remettant enfin le cadeau à la mère.

Chut, dit la mère.

La grand-mère haussa les sourcils avec colère.

Suivez le mouvement, dit la mère. Le garçon passa la main sur sa hanche et la trouva douce, sans gaine.

Le mouvement ? La grand-mère eut un sourire à la fois lumineux et horrifié et des yeux bleu clair indignés. Suivez le *mouvement* !

Bloomingdale's, dit la vendeuse, vous remercie pour vos achats.

L'attention de la grand-mère était tout entière dirigée sur la mère. C'est ce que croient les communistes ?

Extrait de la publication

Che, cria-t-elle, en agitant ses mains gantées comme dans les pantomimes.

Je ne suis pas communiste. OK ?

Le garçon voulait seulement la paix. Il suivit, le cœur serré.

Che, Che ! Suivez le mouvement ! Écoutez-vous ! Croyez-vous parvenir à vous rendre un tout petit peu plus ridicule encore ?

Le garçon considéra sa mère clandestine. Il savait qui elle était même si personne ne le disait ouvertement. Il le savait comme il savait tout ce qui était important, par les sous-entendus et les chuchotements, par les conversations au téléphone, mais la situation présente était tellement plus claire, et ce depuis la minute où elle s'était engouffrée dans l'appartement, où elle l'avait pris dans ses bras, lui avait coupé le souffle et l'avait embrassé dans le cou. Il avait pensé à elle tant et tant de nuits et voilà qu'elle était là, exactement pareille, complètement différente – peau couleur de miel et quinze nuances dans ses cheveux enchevêtrés. Elle portait des colliers hindous, de petites clochettes en argent autour des chevilles, un ange envoyé du ciel.

Grand-mère Selkirk souleva les perles hindoues. Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est ce que porte la classe ouvrière aujourd'hui ?

Je suis la classe ouvrière, dit-elle. Par définition.

Le garçon serra la main de la grand-mère mais elle la libéra d'un coup sec. Où est son père ? On le voit tout le temps à la télévision. Est-ce qu'il suit le mouvement, lui aussi ?

Le garçon étouffa un renvoi dans sa main. Personne n'avait pu l'entendre mais Grand-mère agita l'air comme si elle essayait d'attraper une mouche. Je l'ai

Extrait de la publication

appelé Jay parce que j'étais inquiète pour vous, dit-elle enfin. J'aurais peut-être dû choisir Pierre ou Paul. Dieu me vienne en aide, s'écria-t-elle et les gens s'écartèrent devant elle. Maintenant je comprends que j'ai été idiote de m'inquiéter.

La mère regarda le garçon, haussa les sourcils et, pour finir, lui prit la main. Il trouva agréable la façon dont elle l'enveloppa, rassurante, réconfortante. Elle lui chatouilla la paume en secret. Il lui sourit. Elle lui sourit. Tout autour d'eux Grand-mère était en rage.

Pour ça, nous avons payé Harvard. Elle soupira. De vrais Rosenberg.

Le garçon était sourd, amoureux.

Ils étaient ressortis sur Lexington Avenue et sa grand-mère cherchait un taxi. Le premier serait pour eux, comme toujours. Seulement maintenant sa main était dans la main de sa vraie mère et ils étaient des marsupiaux qui dévalaient l'escalier du métro en riant.

Chez Bloomingdale's, tout était si blanc et brillant, cuivre luisant. Maintenant ils couraient sur les marches. Il aurait été capable de voler.

Devant les tourniquets, elle lâcha sa main et le poussa en dessous. Elle fit glisser son sac. Il avait le vertige, le fou rire. Elle aussi riait. Ils étaient entrés dans un autre monde et ils se dirigeaient vers le quai, traînées de rouille inconnue au plafond et sol moucheté tacheté de gomme noire – c'était donc là le monde réel qui criait vers lui de sous la grille, là-haut, sur Lex.

Ils coururent ensemble en direction du train omnibus et son cœur battait et son estomac était rempli de bulles comme un ice-cream soda. Elle lui prit la main encore et l'embrassa, en trébuchant.

Le train 6 l'emporta dans le noir, les écheveaux de câbles se défaisant en même temps que sa vie chan-

Extrait de la publication

geait de cours. Il eut un autre renvoi. Les voitures tanguaient et grinçaient, d'épais faisceaux de câbles nus apparaissaient dans les fenêtres du noir. Et pour la toute première fois il pénétra dans Grand Central et ils s'enfoncèrent sous terre à nouveau, main dans la main, l'un glissant sur l'autre comme des cabris nouveau-nés.

Des hommes vivaient dans des caisses en carton. Un petit aveugle agitait ses pièces de dix et de vingt-cinq cents dans une boîte en fer. Le train S attendait, peinturluré comme un guerrier ; ils sautèrent ensemble et les portes se refermèrent, aussi cruelles que des pièges, chop, chop, chop, et son visage s'enfonça dans la robe jasmin de sa mère. Elle posa la main sur sa nuque. Il était sous terre, comme Cameron, de l'appartement 5D, l'avait prédit. Ils viendront te chercher, mon vieux. Ils te sortiront de là.

Dans les tunnels entre Times Square et Port Authority, un hippie leva le poing en passant. Ouais ! cria-t-il.

Il te connaît, pas vrai ?

Elle fit une grimace.

C'est un SDS ?

Elle ne pouvait pas s'attendre à ça – il avait étudié la politique avec Cameron.

PL ? demanda-t-il.

Elle eut une sorte de rire. Écoute-toi, dit-elle. Tu sais ce que veut dire SDS ?

Students for a Democratic Society. PL, c'est Progressive Labor. Ce sont des fractions maoïstes. Tu vois, tu es célèbre. Je sais tout de toi.

Je ne crois pas.

Tu es un peu comme les Weathermen.

Je suis quoi ?

Je suis pratiquement sûr.

Mauvaise fraction, chéri.

Elle le taquinait. Elle ne devrait pas. Il pensait à elle tous les jours, depuis toujours, allongé sur l'appontement au bord du lac, où elle était gravée en lettres de feu, soleil d'ange. Il savait que son père aussi était célèbre, son visage à la télévision, un soldat au combat. David avait changé le cours de l'histoire.

Ils faisaient la queue. Un homme portait une valise attachée avec de la corde vert vif. Le garçon n'était jamais venu dans ce genre d'endroit.

Où allons-nous ?

Il y avait un homme dont le visage était traversé de rides comme la mèche traverse la cire d'abeille de Grand-mère. Il dit : Ce bus va à Philly, petit.

Le garçon ne savait pas ce qu'était Philly.

Reste là, dit la mère et elle s'éloigna. Il était tout seul. Il n'aimait pas ça. La mère, à l'autre bout du couloir, parlait à une grande femme maigre au visage triste. Il alla voir ce qui se passait et elle lui empoigna le bras, qu'elle serra fort. Il poussa un cri. Il ne savait pas de quoi il était coupable.

Tu m'as fait mal.

La ferme, Jay. C'était comme si elle lui avait donné une claque sur les jambes. Elle était devenue une inconnue, avec de grands sourcils noirs qui se tordaient sur son visage.

Tu m'as appelé Jay, cria-t-il.

La ferme. Tais-toi.

Tu n'as pas le droit de dire la ferme.

Ses yeux s'agrandirent comme des soucoupes. Elle le fit sortir de la queue devant le guichet et quand elle le relâcha il demeura furieux contre elle. Il aurait pu s'enfuir mais il la suivit de l'autre côté d'une vieille

Extrait de la publication

porte battante et dans un long couloir en parpaings blancs avec une odeur de pipi partout ; quand elle parvint à une porte indiquant SANITAIRES, elle se tourna et s'accroupit devant lui.

Tu vas être un grand garçon, dit-elle.

Je n'ai que sept ans.

Je ne t'appelle pas Che. Tu ne m'appelles d'aucun nom.

Ne dis pas la ferme.

OK.

Est-ce que je peux t'appeler Maman ?

Elle marqua un temps d'arrêt, bouche ouverte, scrutant son regard à la recherche de quelque chose.

Tu peux m'appeler Dial, dit-elle enfin, le feu aux joues.

Dial ?

Oui.

Qu'est-ce que c'est que ce nom ?

C'est un sobriquet, chéri. Viens, maintenant. Elle le tint serré contre elle et une fois de plus il respira son adorable odeur. Il était exténué, un peu nauséeux.

Qu'est-ce que c'est un sobriquet ?

Un nom secret que les gens emploient parce qu'ils t'aiment bien.

Je t'aime bien, Dial. Appelle-moi aussi par mon sobriquet.

Je t'aime bien, Jay, dit-elle.

Ils achetèrent les billets, trouvèrent le bus et peu après ils s'enfonçaient dans le Lincoln Tunnel et ressortaient dans l'affreuse misère du New Jersey Turnpike. Dans son souvenir, c'était la première fois qu'il était avec sa mère. Il gardait le sac de Bloomingdale's sur ses genoux, sans penser, seulement étonné et inquiet d'avoir obtenu ce qu'il désirait plus que tout.

2

Il oubliait tant de choses, mais de cela il se souvenait, des années après – c'était un bon siège, avec entre eux un accoudoir que la mère replia pour que le garçon puisse reposer sa tête contre son bras. Quand elle eut logé son sac entre ses jambes, elle épela dans sa paume un mot secret qui chatouillait, ses ongles naturellement rose coquillage, ses doigts bruns.

Je sais ce que tu as écrit, dit-il.

Je ne crois pas.

Il sortit les affaires de la poche arrière de son short et prit son crayon jaune mâchonné. Il plaça la carte de visite du père de Cameron sur son genou et écrivit soigneusement DIALE au dos. Quand elle eut fini de lire, il rangea le tout à sa place.

Oh, là ! tu en as des trucs sur toi.

Mes papiers, dit-il.

Je ne savais pas que les petits garçons avaient des papiers.

Le garçon ne trouva pas quoi répondre. Ils restèrent assis un moment. Il examina l'allée centrale. Il n'était jamais monté dans un Greyhound et il était plutôt content qu'il y ait des toilettes à l'arrière.

Tu es très grande, Dial, dit-il enfin.

Extrait de la publication

Grande pour une fille. Pas la tasse de thé de tout le monde.

Moi, tu es ma tasse de thé, Dial.

Elle eut soudain un rire sonore, sa jolie main devant sa bouche. Il avait tellement envie de l'appeler Maman.

Tu as beaucoup de couleurs, Dial. Les oreilles du garçon lui brûlaient. Il ignorait d'où venaient tous ces mots. Grand-mère aurait été stupéfaite de l'entendre parler autant.

La mère saisit une mèche de ses cheveux et s'en couvrit un œil, comme d'un masque, regardant à travers, un champ de blé, chaque grain et chaque tige d'une couleur différente. Elle avait un gros nez et des lèvres épaisses. Elle était très belle, tout le monde le disait toujours, mais là c'était bien autre chose que ça, mieux.

Je suis de bric et de broc, dit-elle.

Qu'est-ce que c'est de bric et de broc, Dial ?

Brusquement, elle lui donna un baiser sur la joue.

Un bout de ci, un bout de ça.

Il était de nouveau intimidé, il regarda dans l'allée. Le pare-brise était étoilé de soleil.

Dial prit le gros sac de marche entre ses jambes. Elle avait plein de livres là-dedans, il les voyait, et des bonbons, des socquettes jaunes.

Comment Grand-mère va-t-elle me retrouver ?

Le livre qu'elle sortait avait deux chiens qui se battaient sur la couverture, il y avait du sang partout, elle lui donnait une barre de Hershey. Le chocolat était doux et mou. Merci, dit-il. Elle va me retrouver comment, Dial ?

Elle ouvrit son étrange livre au début. Il remarqua, indigné, qu'elle en cassait la reliure.

Grand-mère savait que nous allions nous enfuir ?

Extrait de la publication

Ouais, dit-elle et elle tourna une page.

Il laissa fondre le chocolat sur sa langue tout en réfléchissant.

Tu aimes ce chocolat ? demanda-t-elle enfin.

Oui, Dial. Merci. C'est mon préféré.

Elle reposa le livre avec les chiens sur ses genoux. Tu pourras lui parler très vite, dit-elle. Nous allons lui téléphoner.

Où allons-nous ?

Tu as entendu – à Philly.

À part ça.

C'est une surprise, mon poussin. Ne t'inquiète pas. C'est la plus belle surprise que tu puisses avoir.

Elle retourna à son livre. Il pensa : Si ma grand-mère avait su que je partais, elle m'aurait donné un baiser d'adieu. Et aussi – elle lui aurait fait prendre sa valise et promettre de se laver les dents. Alors sa grand-mère n'était pas d'accord avec tout ça. Bon signe, se dit-il.

Quel genre de surprise ? demanda-t-il. Il ne pouvait penser qu'à une seule surprise. Son cœur s'emballait de nouveau.

Une très, très belle surprise, dit-elle sans lever les yeux.

Il demanda si c'était un motel, mais il ne le croyait pas, pas une seconde.

Mieux que ça, dit-elle. Et elle tourna une page.

Il demanda si c'était la plage, mais il n'y croyait pas non plus. La plage lui fit encore baisser son livre. Tu aimes nager à Kenoza Lake ?

Tu connais le lac ?

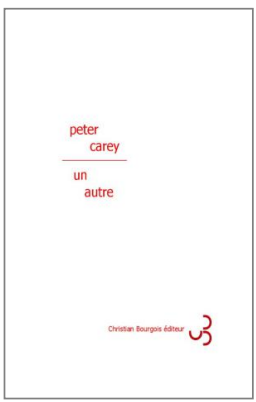
Poussin, toi et moi, nous y sommes allés ensemble.

Non, dit-il, perdu.

À Kenoza Lake.

Extrait de la publication

ment resté en lui – petit, poli, pas une perle, plus éclatant, plus miroitant, une sorte de graine dont il ferait semblant de croire que c'était un simple souvenir, rien de plus, qu'il garderait tout au long du chemin semé de débris qui allait être la comédie et quelquefois le désastre de sa vie.



Un autre
Peter Carey

Cette édition électronique du livre
Un autre de Peter Carey
a été réalisée le 31 janvier 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267020229).
ISBN PDF : 9782267021714.
Numéro d'édition : 1982.

Extrait de la publication